À côté de Marie-Josée Nat

Je garde un souvenir de Nice très particulier que l'attentat du 14 juillet a exhumé de l'inconscient. Mais à la réflexion, le souvenir paraît banal.

C'était en juin 1987, je crois. Je sévissais à l'époque dans un mensuel, *Parcours Maghrébins*, une excroissance de la rubrique culturelle d'*Algérie Actualités*, dont l'ami Ameziane Ferhani était le rédacteur en chef. Un matin, arrivant au journal, ce dernier m'informe que la direction avait décidé d'envoyer à Nice un journaliste couvrir le premier grand rassemblement de pieds-noirs depuis l'indépendance de l'Algérie. Et que ce journaliste, ce serait moi. Bon !

J'étais ravi. Mais j'avais aussi une certaine appréhension. Comment un journaliste de l'Algérie indépendante allait-il être accueilli dans ce rassemblement que la presse appelait déjà le Woodstock pied-noir ? 25 ans après l'indépendance de l'Algérie qui les avait vus quitter le pays en masse, ils se retrouvaient pour la première fois. 200 000 d'entre eux affluaient vers la capitale de la Côte d'Azur depuis les quatre coins du monde.

Un petit détail qui prendra de l'importance par la suite. Quelques jours avant que je prenne l'avion, j'avais revu avec mon ami Abderrahmane Triki *Elise ou la vraie vie* de Michel Drach avec Marie-Josée Nat et Mohamed Chouikh. Tiré du roman éponyme de Claire Etcherrelli, le film était une réussite. Marie-Josée Nat y irradie de force. Elle faisait partie de mon petit panthéon d'actrices.

Quelques jours plus tard, je prends l'avion pour Nice avec une escale à Paris. Je n'ai jamais compris pourquoi ce voyage revenait moins cher en passant par Paris qu'en allant directement à Nice, économisant quelques milliers de kilomètres de vol. Le fait est que contraint à l'escale, je passai une nuit à Paris. Dans une salle du Quartier Latin, je tombai sur *Les violons du Bal*, un film de Michel Drach, qui valut à Marie-Josée Nat le prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes de 1974. Il faut dire que je le cherchais un peu, ce film. J'étais content d'avoir l'occasion de le voir.

Le lendemain, je filai à Orly pour prendre l'avion pour Nice. J'avais déjà eu l'occasion d'y passer dix ou onze ans auparavant à la faveur d'un voyage en voiture Marseille-Menton aller-retour. Je fus raisonnablement impressionné par la Promenade des Anglais, ce promontoire qui surplombe la plage du centre-ville. Cependant ce qui m'impressionna le plus, c'est ce qui m'était familier et que je retrouvais là : le soleil en flots continus, les palmiers fusant vers la chaudière du ciel, cette mer étale comme un tapis bleu touareg piqueté du blanc de l'écume. Me voilà dans cet avion. La place qui m'avait été attribuée était côté hublot. Pour y accéder, je devais faire déplacer ma voisine déjà confortablement enfoncée dans son siège.

C'était une dame brune au visage séduisant. Elle s'était levée avec grâce pour me céder le passage. Une fois calé dans mon siège, elle me décerna un sourire avenant que j'eus tôt fait de traduire à ma convenance. C'était comme si elle me disait, vous ne m'avez pas du tout dérangé, c'est normal que je me lève pour que vous puissiez rejoindre votre place…

Cette femme, la cinquantaine, élégante, avait quelque chose à la fois de sympathique et d'inaccessible. J'étais, pour tout dire, intimidé. Je n'osais pas bouger à ma guise de peur de la déranger. Jusque-là, je ne l'avais pas bien vue. Ce sentiment d'intimidation me venait évidemment par flux immatériels, par des ondes concentriques qui finissaient par enserrer mon cerveau.

Je m'enhardis à lui décocher un regard furtif. Et voilà que moi qui n'ai rien d'un physionomiste, qui reconnaît à peine ses proches après quelques semaines d'absence, j'étais certain que ce visage me disait quelque chose. L'avais-je déjà vue quelque part ou ressemblait-elle à une personne que j'avais croisée ?

Pendant les soixante minutes de vol, je plongeai dans la lecture des journaux pour me mettre à niveau en vue du Woodstock pied-noir. La plupart des journaux accordaient une bonne place à l'événement. Et les scoops. Et les dossiers. Et les pieds-noirs qui avaient réussi dans la littérature, les affaires, la politique, l'art, le cinéma, etc.

A côté de moi, la belle dame brune était, elle aussi, plongée dans journaux et magazines.

Pas vu le temps passer. Déjà la voix de l'hôtesse annonça que nous entamions la descente et quelques minutes plus tard, nous voilà roulant sur le tarmac de l'aéroport de Nice. L'appareil s'immobilisa et nous nous levâmes tous. La dame brune passa devant. Je me trouvai derrière elle, suivi par un couple de quinquagénaires extravertis. Le temps qu'on déverrouillât la porte nécessita qu'on stationne un moment dans le couloir.

C'est alors que la femme du couple s'adressa à son compagnon :

- Tu l'as reconnue ? C'est Marie-Josée Nat.

Voilà donc d'où me venait cette impression de déjà-vu. De savoir que c'était Marie-Josée Nat me plomba davantage dans la gêne. Impossible de lui parler même si l'envie était loin de manquer. Je la revoyais dans *L'opium et le bâton* d'Ahmed Rachedi en femme kabyle plutôt crédible en dépit du fait qu'elle dut être doublée pour le son.

Prenant plus tard connaissance de

Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

sa biographie, comment ne pas considérer ce rôle comme un juste retour aux sources.

Car Marie-Josée Benhalassa est de père kabyle. Elle connaît une enfance très pauvre en Corse.

A 15 ans, lauréate d'un concours de *Femmes d'Aujourd'hui*, elle gagne la place pour devenir la partenaire de l'acteur Jean-Claude Pascal pour un roman-photo. C'est ce dernier qui lui dégote, en raison de ses tresses, ce pseudonyme : Nat. J'ai gardé pour elle une admiration particulière en dépit de son soutien — rédhibitoire — à la candidature de Nicolas Sarkozy.

Retour à Nice. Comment s'est passé le Woodstock pied-noir ? 25 ans plus tard, un édile niçois décernait à la ville le titre de «capitale de l'Algérie française» !

A. M.

Le Soir sur Internet :
http:www.lesoirdalgerie.com
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

La 5e colonne ? La prochaine à droite, au tournant de la 4e !

Coup d'Etat militaire manqué en Turquie. Pfutt ! Quelle…

… bande d'amateurs !

Je me gratte la tête. Ne m'en voulez pas ! J'ai pris la première formule pratique que j'avais sous le coude pour vous exprimer ma profonde perplexité. Donc, je me gratte fort la tête depuis que j'ai lu cette déclaration du Premier ministre. Selon Sellal, nous sommes un pays stable, mais notre problème, c'est la… 5e colonne ! Je ne comprends pas ! Si nous sommes réellement un pays stable, logiquement, nous ne devrions pas nous plaindre d'avoir à disposition une 5e colonne. Une 5e, c'est tout de même mieux que 4 colonnes seulement. Pour la stabilité, y a rien de mieux qu'une 5e colonne qui viendrait renforcer l'édifice. D'ailleurs, un simple sondage avec cette encore plus simple et unique question permettrait de s'en rendre compte. Nous demanderions à un pays instable, traversé par les vents de la turbulence et de l'agitation quel serait son vœu, son rêve le plus fou, et je suis sûr que la réponse serait édifiante : je souhaiterais avoir un pilier. Ou deux. Voire, dans la perspective la plus enthousiasmante, trois piliers. Que dire alors d'une nation comme l'Algérie qui dispose déjà de cinq colonnes. Cinq belles, grandes et larges colonnes. Même si je sens que Si Abdelmalek regarde d'une drôle de manière cette 5e colonne. Comme s'il ne l'appréciait pas vraiment. Ou qu'il doutât de sa fiabilité. Moi, je ne m'y connais pas trop en architecture, ni en physique des corps. Mais je suis chevillé à mon bon sens paysan. A tout prendre, une 5e colonne, je ne vais pas cracher dessus. D'abord, parce qu'il est totalement ridicule, voire incongru de cracher sur une colonne. Je ne vois pas pourquoi quelqu'un cracherait sur une colonne qui ne lui a rien fait. N'est-ce pas ? Ensuite, parce que je me dis qu'un esprit équilibré ne doit pas engager des conflits improbables. Voire qui le stigmatiserait à vie, sur la durée. Tu t'imagines pointé du doigt là où tu irais. Les gens en te croisant chuchoteraient entre eux : «C'est le mec qui a un problème grave avec les colonnes. Notamment avec la 5e !». Dur ! Dur à porter ! Je dirais même plus, déstabilisant ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.